

Culture



Plateau S est un sanatorium, peint en blanc, équipé d'un mobilier minimal. Au-dessus, l'espace des vivants est noir. Pour son texte, Hirata s'est inspiré de «la Montagne magique» de Thomas Mann.

«S» COMME EBLOUISSANT

A Strasbourg, une pièce minimale et drôle sur la mort.

Nouvelles du Plateau S
d'Oriza Hirata, ms. Laurent
Gutmann, au Théâtre national de
Strasbourg. Jusqu'au 28 mars.
Tél. : 03 88 24 89 00. Et les 4 et
5 avril à la Halle aux grains de Blois.

«**L**a représentation va durer peut-être une heure trente-cinq», annonce une voix féminine à l'accent étranger, alors que les spectateurs s'installent encore. Mais à quel moment entamer le décompte? Au moment où l'avertissement résonne, cela fait cinq minutes qu'il ne se passe rien, et il s'écoulera autant de temps avant que l'action ne démarre, par ce dialogue. «Honma: Ah, tiens./ Murai: Eh?/ Honma: Non, non./ Murai: Quoi?»... Au théâtre du Japonais Oriza

Hirata, la réplique moyenne excède rarement les cinq mots et l'action, un chassé-croisé d'entrées et de sorties. Cent cinquante mouvements de ce type rythment *Nouvelles du Plateau S*. Sa troisième pièce traduite en français (1), qu'on découvre grâce au jeune Laurent Gutmann qui signe là, pour la troupe du Théâtre national de Strasbourg, sa plus belle mise en scène. Une pièce éblouissante dont l'énigmatique poésie rappellerait celle du haïku si un humour ravageur ne venait opportunément contrarier cette impression. Inspiré de *la Montagne magique* de Thomas Mann, Plateau S est un sanatorium, un espace transitoire où se croi-

sent les malades, le personnel soignant et leurs visiteurs, les mourants et les vivants. Il ne s'y passe à peu près rien. Le temps semble s'être figé ou, au contraire, s'écouler implacablement, selon les yeux avec lesquels on regarde le sablier. Et les didascalies au chronomètre d'Oriza Hirata font sentir tout le poids de ce temps durant lequel, dans le hors scène, on meurt avec une régularité d'hécatombe tandis que les vivants («*Ici soit on meurt soit on est en sursis*», dit l'un d'eux) bavassent d'histoires de chasse d'eau ou de fesses quand ils ne dorment

pas. Une éternité en une heure trente-cinq.

Eclairant en subtil scénographe le double sens du terme «plateau» en français, Laurent Gutmann a imaginé de creuser l'espace du sanatorium dans la matière même de la scène, comme si les malades vivaient en termites sous le plateau, lequel représente le monde extérieur. Ainsi à l'inverse du texte, on descend de Tokyo vers le «plateau S» et Gutmann a posé des

échelles rappelant ces points d'ascension au ciel de l'iconographie chrétienne et permettent aussi une lecture de l'espace dans les deux sens.

On meurt avec une belle régularité, tandis que les vivants bavassent sur des problèmes de chasse d'eau.

Blanc ultrabrillant du sol au plafond, équipé d'un mobilier aussi minimal qu'invivable, le lieu du sanatorium est surexposé. Hyperréaliste. Nishioka le peintre a beau jouer à se cacher derrière un siège, rien ne peut s'y dissimuler. Au-dessus, l'espace des vivants est d'un noir charbon.

L'autre grande réussite de ce travail réside dans l'incarnation des personnages, dans la présence qu'amènent les acteurs, là encore presque à l'inverse du jeu très intérieurisé, proche de l'effacement, des gens pour lesquels Hirata écrit. Ceux de Gutmann lestent les mots de leurs corps jusqu'au contre-emploi. Des corps rouges, ventrus, ébouriffés,

sensuels ou fantomatiques, des corps tout simplement. Ainsi dans le rôle de l'infirmière, la formidable Annie Mercier avec sa voix et son physique boulevardiers, a fait tiquer Oriza Hirata, qui a aimé ce personnage à mille lieux du sien. Au passage les acteurs se tirent très élégamment des fameuses onomatopées du japonais courant dont Hirata truffe ses pièces. Ces heureux décalages pointent l'altérité séparant les acteurs de la culture de l'auteur et inversement. Mais aussi les vivants et les morts ●

MAÏA BOUTEILLET

(1) Traduit du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle aux éditions des Solitaires intempestifs.